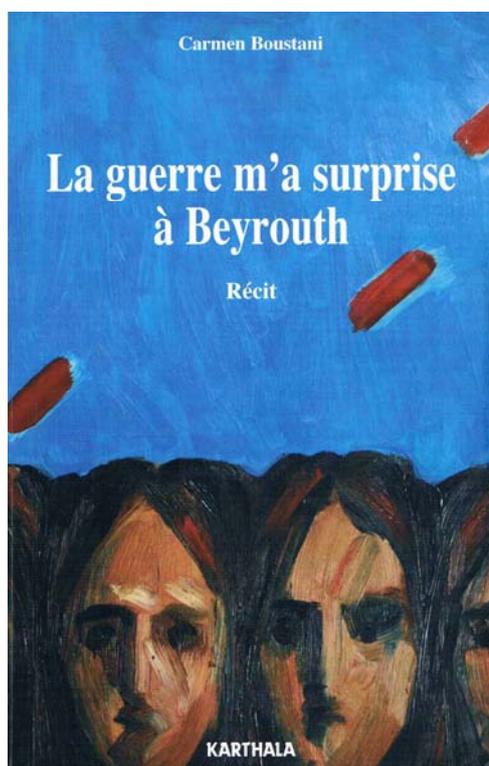


## Femmes, gestualité et écriture aux temps de guerre\*

Maribel Peñalver Vicea

*Universidad de Alicante*

mi.penalver@ua.es



Dans *La guerre m'a surprise à Beyrouth*, premier roman de Carmen Boustani, la venue à l'écriture surprend Yasmina, la narratrice, en juillet de 2006, lorsque la guerre éclate à Beyrouth. À partir de ce moment, son seul refuge, qui n'aura « rien d'un refuge » (39), sera l'écriture, « un espace de création, un lieu de mémoire et une archéologie de petits objets [...] laissés à présent à la solitude de leur exhibitiom » (39). Son monde « se réduit à un ordinateur, seule fenêtre qui [la] lie aux autres » (7), les mails devenant, par corollaire, la matrice de son écriture. Cet isolement provoqué par la guerre donnera à la narratrice, de manière paradoxale, un désir incessant d'arriver à l'autre, d'entrer en contact avec l'autre. Par corollaire, un défilé de personnages

peupleura la solitude de Yasmina dont leur « présence à distance accompagne [sa] solitude sans [la] déranger » (89).

Mais si la guerre à Beyrouth sert de toile de fond, et peut-être d'excuse à Boustani pour écrire son roman, on découvre que le livre met en évidence des sujets d'une brûlante actualité :

---

\* À propos du récit de Carmen Boustani, *La guerre m'a surprise à Beyrouth* (Paris, Karthala, 2010, 252 pp., ISBN : 978-2-8111-0464-1).

La question des identités plurielles. Yasmina, la narratrice, qui détient la double nationalité, écrit que «l'identité est toujours métissée ; de nos jours, elle est éclatée, résultat d'un arrachement aux origines» (47). Sans nier que l'identité la relie à son pays d'origine, elle reconnaît que cette identité *première* «risque pourtant de s'émietter» (12). Une recherche identitaire par le recours à la langue maternelle, l'arabe, pour écrire un article demandé sur Beyrouth.

Elle rend compte également de la recherche identitaire des chrétiens qui émigrent vers des cieux plus cléments, identité chrétienne qui s'effrite de plus en plus au Moyen-Orient. Cet émiettement identitaire mène Carmen Boustani au choix de l'identité « littéraire ».

*La guerre m'a surprise à Beyrouth* dévoile que le corps est largement métissé d'imaginaire, la façon dont il s'inscrit dans le corps textuel-littéraire déclenche généreusement la gestualité. Le travail des gestes vient inonder poétiquement le récit, faisant parler tant le corps de la narratrice, au travers de ses gestes, que le corps des autres, notamment des femmes. La dimension de l'altérité et de la gestualité se veut ainsi un sujet à exploiter magistralement.

Mais *La guerre m'a surprise à Beyrouth* est aussi un récit notamment pour les femmes et sur les femmes. C'est dans la solitude provoquée par la guerre que la narratrice, à l'écoute de son corps, écrit du plus profond de ses entrailles, se laissant pénétrer par la douleur de l'autre, son autre, la femme en souffrance, la femme libanaise, «la douleur d'être une Libanaise», écrit-elle, la femme arabe, mais aussi la femme mère, la femme fille. Pour Yasmina

le mot corps bat tous les autres. La vie s'impose quotidiennement, puisque c'est en lui et par lui que nous sentons, désirons, aimons et souffrons. Il faut davantage éprouver sa corporéité pour mieux épouser le monde qui nous entoure. Je pense à la relation du corps de l'enfant avec celui de sa mère, à la relation du corps des amants, à notre propre relation avec notre corps. Que dire lorsqu'il s'agit d'une attaque massive, sur le corps des autres, les réduisant en cendres ? (33).

Mais d'autres voix de femmes parcourent, par intertextualité, les pages de *La guerre*: Colette, Gertrude Stein, Assia Djebar, par exemple. Ce n'est pas la première fois que l'auteure montre son intérêt pour la question de la femme. Carmen Boustani est écrivaine, critique littéraire et professeure à l'Université de Beyrouth. Engagée dans plusieurs causes, elle se bat notamment pour l'émancipation féminine, à travers l'égalité entre les sexes. D'après Boustani, la guerre a bénéficié la libération sexuelle des femmes ; elle le souligne dans son écriture: « la guerre a été un facteur bénéfique pour la libération sexuelle[...]. Même mariée, la seule définition que je revendique, par moments, est celle de femme libre » (55).

Un autre sujet à souligner dans *La guerre m'a surprise à Beyrouth* est celui des «transfrontières», cristallisé dans le lien de l'Orient à l'Occident à travers l'imaginaire

littéraire. Pour Carmen Boustani, l'interpénétration des cultures –et la multiculturalité– est la base de la tolérance et de la solidarité entre les peuples. Dans sa langue, cette porosité transfrontalière se manifeste métaphoriquement à travers le couple « nourriture/écriture », un couple qui, inexorablement privilégié chez les femmes, émerge de l'amour pour les langues, de l'amour pour la mère, l'origine maternelle, mais aussi de l'amour pour la terre d'origine ou la mater-re originelle. Ce rapport de la cuisine qu'elle imbrique, avec une candeur singulière, à celui de la littérature donne comme résultat la « cuisine de l'amour » (29) pour la langue : « Depuis ma réussite universitaire, je ne rêve que de cuisiner ces plats succulents à l'aubergine. Je voudrais réaliser, à l'âge adulte, ce qu'enfant je regardais ma mère cuisiner[...]. Le rapport amour/nourriture, je l'ai gardé dans la vie adulte. On passe de l'un à l'autre, dans une sorte de ballet toujours scandé, pour ne pas s'enliser dans l'excès culinaire ou amoureux –avec toutes les subtilités sensuelles de l'alternance des plaisirs de la table ou du lit » (27-28).

La guerre au Liban demeure encore de nos jours un sujet d'actualité dans un pays qui ne cesse de se battre pour la paix. Pourtant, Boustani fait de Beyrouth « en guerre », « Beyrouth, mon amour », en reprenant ainsi, par intertextualité, « Hiroshima, Mon amour ». Yasmina, la narratrice, qui est invitée à faire un article sur Beyrouth en temps de guerre, écrit: «je me suis brouillée avec cette langue lors de la dernière guerre. Depuis, j'éprouve une certaine gêne à écrire en arabe ou à me considérer en tant que femme arabe. J'avais honte de cette guerre civile, de mes compatriotes qui s'entredéchiraient et s'entretuaient, tiraillés par des causes qui ne sont pas les leurs» (167). En revanche, Carmen Boustani fait de la guerre un allié pulsionnel qui la pousse à l'écriture.

On ne peut clore ce compte rendu sans parler de la technique narrative choisie par Boustani qui attire fortement l'attention du lecteur par ses mouvements polyphoniques. L'énonciateur ou « sujet modal », au sens d'Alain Rabatel (2009), a permis au locuteur (en l'occurrence, l'auteure) de déployer magistralement les différents « points de vue » (Rabatel) des énonciateurs. On repère, tout d'abord, notamment la voix de Yasmina, énonciateur 1 qui raconte, crie et « écrit » le récit. Ensuite, la voix des e-mails, énonciateur 2 qui contribue au déroulement narratif, et une autre voix, énonciateur 3 (omniprésent), qui généreusement italicisée, laisse transparaître, puisque déguisée sous la voix du personnage de Yasmina, la voix du locuteur, l'auteure. Le roman s'offre comme une polyphonie faisant écho aux grognements des obus dans le ciel de Beyrouth en guerre en ce juillet 2006, « Beyrouth, mon amour ».

Carmen Boustani vient de recevoir (2012) la médaille d'or et le prix d'excellence du CNRS, notamment pour ses écrits sur la femme et la littérature francophone, et pour son rayonnement international. En 2004, elle reçoit le prix France/Liban ADELFF pour son ouvrage *Effets du féminin: variations narratives*

*francophones* (Paris, Karthala, 2003, collection « Lettres du Sud », dirigée par Henry Tourneux). D'autres publications de l'auteure ont connu également un succès considérable, comme *Aux frontières des deux genres*, en hommage à Andrée Chedid (Paris, Karthala, 2003, collection «Lettres du Sud», dirigée par Henry Tourneux) ou *Oralité et Gestualité. La différence hommefemme dans le roman francophone* (Paris, Karthala, 2009).